

FAULKNER, William, *le Bruit et la fureur*. (1929). Traduction de Marc-Edgar Coindreau (1937), revue avec lui par Michel Gresset. Paris. Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade. Œuvres romanesques tome I. 1977. Avant-propos et chronologie de M. Gresset (IX à CXL). Notice de M. Gresset (p.1233-1267), suivi de deux projets pour une introduction de Faulkner de 1933, version longue et version courte (1269-1273). Notes et variantes (1273-1336). Texte p.349-631, suivi d'*Appendice Compson 1699-1945*, p. 633-650.

Avec *le Bruit et la fureur*, William Faulkner (1897-1962), auteur de poèmes, romans, nouvelles, livres pour enfants, scénariste et lauréat du prix Nobel de littérature (1949, n.1), raconterait prétendument la chute d'une famille du Sud en évoquant trois générations : Jason Compson, homme plutôt agréable, sa femme Caroline, hypocondriaque flanquée de son frère Maury, leurs enfants, trois garçons (Quentin, Jason, Maury ou Benjy) et une fille (Candace ou Caddy), elle-même mère d'une fille appelée Quentin, élevée par sa grand-mère. Parallèlement, des domestiques noirs sont à leurs côtés : Dilsey et son mari Roskus, leurs garçons Versh et T.P., leur fille Frony, mère d'un garçon, Luster, qui vit avec sa grand-mère.

Le livre se déroule en quatre parties, chacune ayant pour titre une date et dépendant en grande partie d'un « je narrateur ». « 7 avril 1928 » est dominé par la voix de Benjy (5 ans, idiot congénital) en accord avec celle de sa sœur, son refuge, Caddy (14 ans, brimée par Jason); dans « 2 juin 1910 », Quentin, senior étudiant à Harvard perdu dans la nostalgie, auquel manque l'aide d'une « main usée et douce comme sont les mains des noirs » (p.434), pleure la perte de sa sœur adorée récemment mariée; « 6 avril 1928 » se déroule sous les invectives de Jason qui, après la mort du père et de Quentin, a dû renoncer à une carrière de banquier pour travailler comme vendeur, afin de subvenir aux besoins de sa famille, dont Quentin, sa nièce de 15 ans, qu'il harcèle et à laquelle il dérobe l'argent que lui envoie Caddy. La dernière partie, « 8 avril 1928 », est contée par un narrateur extérieur, à la troisième personne, et est axée sur Dilsey, toujours soumise aux caprices de « Miss Ca'oline » et en charge de Benjy avec l'aide de Luster, un jour de Pâques.

Le livre est régi par un brouillage temporel volontaire comme en témoignent les titres de différentes parties, allant de retours en arrière en anticipations sans éviter l'incohérence, avec un usage abusif de passages écrits en italiques qui marquent des ruptures permettant tout et n'importe quoi, ce qui fait qu'au début on n'y comprend goutte. Les digressions sont nombreuses. Les incertitudes abondent : l'amour de Quentin pour Caddy est-il allé jusqu'à l'inceste ? Quel est le véritable père de Quentin bis ? La mutilation est-elle celle de Quentin ? Les répétitions – même jolies, telle celle de Benjy « Candy sentait comme les arbres quand il pleut » – lassent. L'état émotif – dont on ignore dans un premier temps ce qui l'a provoqué – et les associations qu'il favorise – sont le moteur de la narration. Et même les réflexions qui se veulent solides font penser à « quelque chose de vague et de brillant, de scintillant, qui eut l'air d'une pensée » (Beaumarchais). Les personnages qui érucitent ou geignent sont vite insupportables. Seule émerge la figure lumineuse et apaisante de Dilsey, véritable colonne vertébrale de cette famille chaotique, Dilsey qui parle de « racaille de blancs » (p.605) avec les autres Noirs, en miroir à la suprématie raciale blanche.

Les commentateurs patentés apparentent ce style au modernisme américain des années 30 et font un rapprochement avec Virginia Woolf et Proust, ce qui, tout en scandalisant les « proustifiés » heureux de l'être, les conforte dans leur opinion, mais fait douter de leurs lectures : ils n'ont jamais lu Proust ! Épreuve d'ennui au long cours, ce sommet de maniérisme apparaît comme une arnaque littéraire, ayant

bénéficié du soutien de « Jean-Sol Partre » (Vian). « Beaucoup de bruit pour rien », ce titre de Shakespeare est un parfait commentaire pour le livre d'un auteur qui a pioché dans *Hamlet* le sien.

Note 1. Gresset souligne dans sa notice que le Nobel est décerné à l'unanimité et que trois voix s'étant élevées contre cette attribution, il ne fut remis que l'année suivante.

Citations

« Quand l'ombre de la croisée apparaissait sur les rideaux, il était entre sept heures et huit heures du matin. Je me retrouvais alors dans le temps et j'entendais la montre. C'était la montre de grand-père et, en me la donnant, mon père m'avait dit : Quentin, je te donne le mausolée de tout espoir et de tout désir. Il est plus douloureusement probable que tu l'emploieras pour obtenir le *reducto absurdum* (1) de toute expérience humaine, et tes besoins ne s'en trouveront pas plus satisfaits que ne le furent les miens ou ceux de son père. Je te la donne, non pour que tu te rappelles le temps, mais pour que tu puisses l'oublier parfois pour un instant, pour éviter que tu ne t'essouffles en essayant de le conquérir. Parce que, dit-il, les batailles ne se gagnent jamais. On ne les livre même pas. Le champ de bataille ne fait que révéler à l'homme sa folie et son désespoir, et la victoire n'est jamais que l'illusion des philosophes et des sots. » (La note de Gresset est simplement *sic* et renvoie à une utilisation fautive de l'expression latine), Quentin, p. 414.

« C'est alors que je me rendis compte qu'un Noir est moins une personne qu'une manière d'être, l'obvers en quelque sorte des Blancs avec lesquels il vit. (...) Mais je ne savais pas que Roskus et Dilsey et tous les autres me manquaient réellement. » Quentin, p. 423.

« Mon père disait qu'un homme est la somme de ses propres malheurs. » Quentin, p. 439.

« J'ai donné également un billet de cinq dollars à la bonne. Après tout, comme je dis toujours, l'argent n'a pas de valeur. Tout dépend de la façon dont on le dépense. Il n'appartient à personne. Alors, pourquoi chercher à l'économiser ? » Jason, p. 520.